

INCLUSION/EXCLUSION

À propos de psychothérapie et psychanalyse¹

- :- :- :- :- :- :-

Le débat qui a eu lieu lors de la venue de Danièle Lévy dans le cadre du Cercle freudien à Lille, le 1^o décembre dernier, a laissé de très nombreux points en suspens. Cela m'incite à revenir, une fois encore, sur la question du lien entre psychothérapies et psychanalyse, éternelle question de l'inclusion/exclusion, directement en rapport avec ce qui nous préoccupe cette année : l'acte analytique. Ce n'est pas la première fois que je l'aborde, peut-être pas la dernière non plus.

Le texte de Danièle Lévy dont je pars, que je ne vais pas commenter (on peut s'y reporter facilement), mais dans lequel je vais me contenter de prélever quelques éléments épars, s'intitule : *Quel genre de psychothérapie est la psychanalyse ?* Cette formulation constitue déjà en elle-même une prise de position. Et on peut ne pas la partager. Elle inclut la psychanalyse dans l'incertain ensemble des psychothérapies. Le texte souligne, certes, la singularité irréductible de l'invention freudienne, et la rupture qu'elle représente dans l'histoire. Il met l'accent sur l'influence qu'elle exerce sur toutes les pratiques psychothérapeutiques inventées après elle, qu'elles en dérivent en en atténuant la virulence, ou qu'elles prétendent en prendre le contrepied. Cela suffit-il pour se demander si la psychanalyse est un genre de psychothérapie ?

Entre psychothérapies (le pluriel importe évidemment) et psychanalyse (au singulier, cela importe aussi), entre filiation et rupture, le lien est conflictuel. Et il ne s'envisage pas de la même façon selon qu'on l'aborde du point de vue éthique-théorique-pratique d'un côté, politique de l'autre. J'associe éthique, théorie et pratique parce que la façon dont l'expérience s'oriente, ce que Lacan a appelé « direction de la cure », dépend de l'éthique qui la soutient et de la théorie qui peut en rendre compte. Quant au point de vue politique, il concerne la manière dont les psychanalystes ont à se situer par rapport aux autorités. Avons-nous, ou pas, à chercher une reconnaissance auprès d'elles ? Devons-nous, ou pas, faire valoir à leurs yeux la spécificité de la psychanalyse ? Devons-nous, ou pas, apparenter notre exercice aux pratiques dites « psychothérapeutiques » ? Sur ce plan les analystes sont divisés. Ils sont d'accord sur la nécessité d'affirmer la singularité de l'analyse freudienne, mais ils sont en désaccord sur la manière d'y parvenir. Ils l'étaient dans les années 2010, au moment où il a été question de légiférer, et le sont toujours : certains cherchant à faire reconnaître par les pouvoirs publics, et par le public sans pouvoir, la singularité de la psychanalyse au sein des psychothérapies, c'est le cas du « groupe de contact » évoqué par Danièle Lévy. D'autres refusent toute démarche auprès des autorités, considérant que l'analyse freudienne ne saurait en aucune façon être tenue pour une psychothérapie. C'est le cas des auteurs du *Manifeste pour la*

¹ : Texte rédigé après la séance du 11 décembre 2018 du séminaire « Émouvoir l'inconscient ».

*psychanalyse*². Toutes ces considérations n'épuisent évidemment pas l'essentielle question des rapports entre psychanalyse et politique.

Elle se pose déjà, avec une certaine insistance dans la pratique quotidienne, par exemple dans la façon dont se formulent les demandes qui nous sont adressées et dans la manière dont nous les accueillons. Plus encore, pour celles et ceux d'entre nous qui exercent en institution : très souvent ils et elles sont désignés, et se désignent eux-mêmes, comme psychothérapeutes, alors même que leur pratique est effectivement psychanalytique (même si le cadre institutionnel ne leur permet pas de proposer un dispositif adéquat pour une analyse dans ses formes traditionnelles).

Le lien entre psychothérapies et psychanalyse est donc conflictuel et problématique et pourrait se résumer de la façon suivante : Non, la psychanalyse ne saurait être considéré comme une psychothérapie ! ... Mais quand même, est-il possible de soutenir, « contre toute vraisemblance »³, que la psychanalyse n'est pas une psychothérapie ? ... Décidément non ! Il y a dans l'analyse freudienne une part irréductible. Mais comment en rendre compte ?

D) Non ! - Le point de vue éthique et théorique – La question de l'analyse profane :

L'analyse freudienne est profane. J'ai, de très nombreuses fois, fait référence au texte de Freud de 1926 à ce sujet⁴. C'est un texte de circonstances, à l'occasion du procès intenté à Th. Reik pour exercice illégal de la médecine. Mais sa portée dépasse de loin cet aspect circonstanciel.

Il s'agit d'abord de situer la psychanalyse par rapport à la médecine, en montrant que le savoir de la psychanalyse (entendons le savoir référentiel, théorique, sur l'Inconscient), et la formation nécessaire pour exercer cet art, ne sauraient se confondre avec ce que requiert la médecine. On peut tout à fait exercer la psychanalyse sans être passé par la médecine, c'est ce que soutient Freud dans cet écrit. La psychanalyse n'est pas une branche de la médecine. Elle ne saurait s'y réduire.

Il s'adresse explicitement à ceux qui auront à trancher en justice le cas de Th. Reik, et plus largement au public cultivé. Mais ce texte vise également les psychanalystes eux-mêmes ; en particulier ceux, nombreux aux États-Unis, mais pas là seulement, qui cherchent à se faire reconnaître comme des gens sérieux par les autorités. Craignant par dessus tout d'être considérés comme des charlatans, la seule manière pour eux, d'échapper à cette qualification honteuse est d'arborer l'habit du médecin. Comme vous le savez la publication du texte de Freud a donné lieu à un vif débat dans le milieu analytique à l'époque. Freud était loin de rallier⁵ la majorité de ses élèves. Soutenu par Ferenczi - on ne s'en étonnera pas -, il était tout à fait désapprouvé par Jones – on ne s'en étonnera pas non plus. La question « quelle politique pour la psychanalyse ? »

² : S. Aouillé, P. Bruno, F. Chaumon, G. Lérès, M. Plon, E. Porge *Manifeste pour la psychanalyse* La fabrique - 2010

³ : On trouve cette expression dans le texte de Danièle Lévy.

⁴ : *La question de l'analyse profane – Die Frage der Laienanalyse*. Paris Gallimard 1985

⁵ On trouve dans la traduction française publiée par Gallimard en 1985 (couverture blanche) un avant-propos de J. B. Pontalis, et un appendice signé de Michel Schneider tous deux très intéressants.

s'est posée en 1926, comme elle se reposera régulièrement et dernièrement, en France, en 2010, avec le problème de la reconnaissance du titre de « psychothérapeute ».

En 1926, c'était de la médecine qu'il fallait se démarquer. Et à partir des années 1950 c'était de la psychologie. On peut d'ailleurs, sans trop de peine, remplacer dans le texte de Freud les mots « médecin », ou « médecine » par « psychologue » ou « psychologie ». Le « retour à Freud » qu'opère Lacan à partir de 1953 s'inscrit dans cette perspective : distinguer radicalement la psychanalyse de la psychologie, et de la dérive psychologisante illustrée par les théories du Moi autonome et de la relation d'objet, au service d'une conception adaptative de l'analyse freudienne. Et il n'aura pas de mots assez durs contre ceux qui, à l'exemple de Lagache, chercheront à inclure la psychanalyse dans la « psychologie générale ».

Mais l'affirmation de la laïcité de la psychanalyse, de son caractère non médical, non psychologique, ou non tout ce qu'on veut, ne se limite pas à la revendication d'une autonomie du savoir conceptuel de la psychanalyse. Elle est bien plus subversive : la psychanalyse est profane, fondamentalement, puisque le rapport au savoir qu'elle implique suppose un renversement : la mise en jeu d'un point de non savoir, celui qui marque la place de l'analyste, produisant un effet de bascule. Le savoir à prendre n'est pas celui, référentiel, imputé à l'analyste, mais celui, textuel, porté par l'énonciation du patient. Et, quand s'engage une analyse, ce savoir là est à venir.

C'est en cela que la formation analytique ne saurait être un apprentissage, et qu'elle repose, d'abord et avant tout, sur l'expérience d'une analyse menée suffisamment loin, une analyse « qui se montre concluante » comme dit Danièle Lévy dans son texte. Il y aurait lieu de développer ce qu'implique cette conclusion formatrice. Interrogés à ce sujet, nous ne dirions peut-être pas tous la même chose. Avec Lacan, et à sa suite, les analystes ont essayé de mettre en place différents dispositifs pour essayer de répondre à cette question : la Passe et ses différentes variantes, et d'autres procédures, plus ou moins apparentées. Pour l'heure, je laisse cela en suspens. Ce qui est en jeu dans la subversion du rapport au savoir qu'implique le caractère profane de l'analyse se trouve condensé dans l'écriture par Lacan des quatre discours. J'aurai l'occasion d'y revenir.

J'ai évoqué la médecine et la psychologie, mais j'ai, pour l'instant, laissé de côté les psychothérapies, alors même que c'est la question qui nous intéresse. Elles constituent un ensemble tout à fait imprécis qui comprend des pratiques très diverses. Il inclut les rééducations comportementales, dont on peut dire qu'elles constituent peut-être des thérapies, mais dont on en voit pas très bien en quoi elles seraient « psycho » puisqu'elles se targuent de faire l'impasse sur la subjectivité. À l'autre bout de la chaîne, dans cet ensemble flou, on trouve la psychanalyse qui n'ose pas dire son nom (j'ai déjà évoqué l'exercice en institution), sans parler de toutes les pratiques qui en sont plus ou moins vaguement « inspirées », toutes celles qui dérivent explicitement de l'hypnose, sans parler de celles qui procèdent à de doux mélanges approximatifs entre différentes méthodes. Ces pratiques sont innombrables, Danièle Lévy le souligne dans son texte. Chaque jour voit l'apparition de nouvelles techniques remplaçant celles qui, passées de mode, tombent en désuétude.

On peut opposer nombre de ces pratiques à l'analyse freudienne en les référant à leur ressort hypnotique. Dit autrement elles agissent par le transfert, mais en aucune façon

sur le transfert. Nous savons tout cela, mais quelques développements ne sont peut-être pas superflus.

L'un des caractères communs, et à chaque fois déterminant, de ces pratiques, réside dans ce qu'on pourrait appeler une nomination réductrice et asubjectivante. Dit autrement, elles procèdent d'abord par identification à une catégorie pathologique (déprimés, traumatisés, bipolaires, TDAH, toqués etc...). Conforme au discours médical actuel, cette nomination peut se ramifier en de multiples sous-catégories de plus en plus spécialisées, variant à l'infini. À chacune de ces catégories répond un savoir spécifique. Le patient est invité à s'identifier au nom que lui délivre le savoir de l'expert psy (mais aujourd'hui les journalistes de la rubrique « santé, bien être » de la télévision et des hebdomadaire, ou les forums sur internet, peuvent tout à fait suffire). Et à partir de là on peut lui proposer un produit chimique, mais tout aussi bien une technique thérapeutique spécifique – c'est aussi un produit -, répondant à son trouble (son trouble, puisqu'il n'est évidemment plus question de parler de symptôme). Le ressort commun de toutes ces pratiques qu'elles soient médico-psychiatrique ou psychothérapeutiques est celui-là même que Freud décrit dans son essai sur la psychologie des masses⁶. Le trait qui fait identification et appartenance à un groupe (les déprimés, les traumatisés, les anorexiques, les bipolaires etc...) n'est plus prélevé chez un leader, comme c'était le cas dans la masse décrite par Freud, mais il est issu d'un corpus de savoir. Aujourd'hui ce savoir est habituellement référé au discours médical ou à celui d'une psychologie se voulant plus ou moins neuroscientifique. Mais là n'est pas l'essentiel. Cela marche aussi bien avec un discours magique, ou ésotérique, pour autant qu'il puisse être investi collectivement et, en cela, mobiliser suffisamment de croyance. Peu importe, au fond, que ce discours soit rationnel et scientifiquement pertinent, ou qu'il s'apparente à la magie. Ce qui compte c'est qu'il occupe une certaine place, celle d'une idéologie opérante, peut-être la place qu'occupent les mythes dans les sociétés traditionnelles.

En d'autres termes, comme on le voit, ces discours, quels qu'ils soient, en appellent au transfert. Ce sont des machines à fabriquer du transfert. Le ressort essentiel de ce transfert ne réside pas dans les affects, la sympathie, la confiance qu'éprouve le patient dans la personne de son thérapeute, bref, dans son versant imaginaire. Tout cela n'est qu'une conséquence. Il repose, comme il se doit, sur la supposition d'un savoir. En l'occurrence il s'agit d'attribuer à un discours qui a prise sur le groupe, et dont le thérapeute se fait le représentant, un savoir qui me concerne.

Passer par la référence à la psychologie des masses permet de saisir en quoi la majorité des pratiques dites psychothérapeutiques fait jouer, en fin de compte, un ressort hypnotique. Non qu'il soit question d'endormir le patient avec un bouchon de cristal (encore que certaines pratiques très actuelles comme l'EMDR s'en rapprochent), mais parce qu'il s'agit de se passer du sujet. C'est bien là le principe de l'hypnose. La nomination réductrice consiste à refouler celui-ci sous le signifiant qui le représente au regard du savoir (médical, psychologique, ou magique), le refouler ou l'identifier, c'est la même chose.

⁶ : Freud *Psychologie de masse et analyse du Moi* Trad. fr. D. Tassel – Seuil – Paris 2014 – Je vous recommande cette traduction et l'introduction du texte par Patrick Hochart.

L'identification hypnotique produit une assimilation à une catégorie nosographique (peu importe que ce soit une entité morbide fictive, ou effective, que le diagnostic soit exact ou fantaisiste). Cela rend compte de la façon dont opère le discours « psypnotique » post-moderne (mais au fond si proche des pratiques préfreudiennes). Avec le discours du Maître, Lacan propose une écriture qui correspond à ce mécanisme : un signifiant-maître (S1), celui qui fait nomination et inscription dans une catégorie nosographique, se réfère à un savoir (S2). Il vient recouvrir la faille, le malaise, le symptôme, bref la marque de la division du sujet et de son manque (\$). Celle-ci est refoulée, située en place de vérité insue. De tout cela est attendu un mieux être, ce que Lacan nomme un plus de jouir, désigné ici par le a en place de produit.

$$\frac{S1}{\$} \longrightarrow \frac{S2}{a}$$

Le passage par l'écriture des discours a le mérite de montrer en quoi l'approche psychanalytique se situe à l'envers du discours des psychothérapies, quel qu'en soit la référence. La faille, le malaise, le manque, cela n'y est plus refoulé, repoussé dans les dessous (*Unterdrückt* en termes freudiens) mais mis au travail (la place en haut et à droite est désigné comme place de l'Autre, place de l'adresse, mais aussi place du travail). Ce travail, dans l'expérience de l'analyse, est celui de la parole adressée :

$$\frac{a}{S2} \longrightarrow \frac{\$}{S1}$$

Cette parole engendre la production de signifiants, les signifiants-maitres du sujet, ceux qui le constituent. « Produire des signifiants maitres », c'est là une autre manière de parler de la déconstruction des identifications du sujet. Tout cela est possible pour autant qu'un savoir est mis en place de vérité (c'est le savoir textuel que Freud appelle « Inconscient »), et que l'analyste est en place maitresse, place d'agent, en l'occurrence agent du transfert.

J'ajoute – petite parenthèse - que l'identification à une catégorie nosographique - ce que je désignais plus haut comme une nomination réductrice, psypnotique -, se distingue de « l'identification au symptôme » dont parle Lacan dans son séminaire *L'insu que sait...*⁷ Cette dernière marquerait un changement subjectif déterminant, celui qui peut survenir quand les identifications constitutives du Moi ont pu être suffisamment analysées (déconstruites si on préfère un autre vocabulaire). En cela, plutôt qu'une identification au sens habituel du terme, cette « identification au symptôme » est ce qui reste quand les identifications constitutives du Moi ont pu être réduites, quand ses défroques sont tombées. Identification, si on veut, mais alors identification résiduelle à ce qui, du symptôme, s'avère irréductible, parce que constituant la marque radicale d'un sujet.

⁷ : Séance du 16 novembre 1976

II) Mais quand même... Si pas thérapie alors quoi ? :

De tout cela résulte que la psychanalyse ne saurait être assimilée à l'ensemble des psychothérapies. Peut-on pourtant nier, « contre toute vraisemblance », qu'elle soit psychothérapique ? On pourrait, par parenthèse, saisir au vol le signifiant « vraisemblance ». Un analyste peut en faire son miel pour autant que son action opère par « vraie semblance », la vraie semblance du symptôme et des formations de l'inconscient, le semblant de vérité qu'il s'agit de faire jouer pour que l'expérience puisse s'avérer opérante. Je n'insiste pas.

Aller chez l'analyste c'est sans aucun doute y être poussé par un malaise, une souffrance, un mal-être, ou, si on préfère, une jouissance intenable dont on demande à se délester. L'analyste n'est ni un pasteur d'âmes, ni un directeur de conscience, ni un maître de vie, ni ce qu'aujourd'hui on appelle un « coach ». Et en ce sens, il est plutôt du côté des thérapeutes, si on veut bien se souvenir de la signification que recouvrait ce terme dans la Grèce antique :

« Il n'est peut-être pas inutile ici de rappeler l'ancienneté du terme thérapeute, un terme qui, initialement, ne renvoie pas au domaine médical auquel l'habitude le réfère immédiatement. En grec le *therapeutikos* est celui qui a cet art particulier – un art et pas un savoir, une *episteme* – l'art de savoir prendre soin de (on peut prendre soin de choses très différentes.) C'est un art qui comporte une dimension de sacralité, une sacralité qui n'oriente pas vers l'espace religieux et qui évoquerait plutôt le sens étymologique du sacré : ce qui est séparé »⁸.

Nul doute que pour l'analyste il s'agit de « prendre soin » si on veut bien affranchir cette expression de sa référence médicale. Reste à savoir de quoi. Cette question, qui demanderait à être développée, appelle plusieurs réponses possibles. Contentons nous d'avancer qu'il s'agit de prendre soin de la vérité dont sont porteurs le symptôme et plus généralement les formations de l'inconscient. On pourrait dire aussi : prendre soin d'une énonciation singulière. Mais on pourrait également user d'une autre formulation en disant qu'il s'agit de prendre soin du parlêtre aux prises avec une jouissance maligne dont il cherche à s'affranchir. Nous pouvons donc, sans doute, nous reconnaître dans le qualificatif « thérapeutes », puisque c'est au nom de son malaise, ou, plus radicalement, de sa douleur d'exister, que le patient - le terme est ici bienvenu - s'adresse à nous. Ajoutons qu'habituellement une analyse y change effectivement quelque chose.

Pour ce qui est du « psycho » la question est un peu plus délicate. Nous occupons-nous de l'âme (puisqu'après tout c'est cela la traduction du terme grec *Ψυχή*) ? On pourrait longuement épiloguer à ce sujet. Devons-nous garder la référence à cette psyche, cette âme, terme pour le moins connoté ? Peut-être, pourquoi pas, à condition de lui ôter toute référence à je ne sais quelle intériorité, je ne sais quelle profondeur, et considérer que l'âme est pour le sujet de l'inconscient ce qui est le plus extime : l'objet qui cause son désir. À cette seule condition on peut admettre que l'analyste soit un thérapeute psycho.

Quoi qu'il en soit, il y a sans aucun doute un versant de l'analyse freudienne qui en fait une thérapie. Les effets d'allègement qu'elle produit relèvent de différents registres qu'il n'est pas toujours si facile de distinguer. L'un d'eux consiste en une reconnais-

⁸ : F. Delbary-Jacarme *Guérir* – texte accessible à l'adresse suivante : <http://www.cerclefreudien.org/f-delbaryguerir-expose-du-15-juin-2011-au-cercle-freudien/>

sance qui amène le sujet à assumer les signifiants qui le déterminent. C'est ce qui se produit souvent, par exemple, dans un premier temps de l'expérience, quand se reconstruit une histoire singulière, une généalogie, et que, ce qui était maintenu dans le silence, par exemple du côté des ascendants, peut se révéler au sujet.

Lorsque Freud parle, à plus d'une reprise, de la nécessité de combler les lacunes de la mémoire, ou lorsque Lacan, évoque « L'assomption par le sujet de son histoire »⁹, « L'inconscient... chapitre de mon histoire marqué par un blanc »¹⁰, ou encore lorsqu'il affirme : « ... ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient c'est son histoire »¹¹, tout cela peut, après tout, être considéré comme un processus d'identification. Il s'agit toujours de se reconnaître dans des signifiants, ceux que produit le mouvement de la parole. Et se reconnaître dans des signifiants, quels qu'ils soient, c'est toujours s'en remettre à l'Autre. Mais, à la différence de l'identification « psychotique », cette reconnaissance assure ici une singularité subjective et non l'assimilation à une collectivité. En d'autres termes, cet Autre n'est pas tout à fait le même. En soi-même cette forme de reconnaissance dans l'Autre par « l'assomption par le sujet de son histoire » produit des effets apaisants. Ajoutons que nombre d'analyses s'arrêtent là, avec ce premier tour amenant à l'inscription dans une histoire et une généalogie, et au-delà dans une reconnaissance dans des signifiants qui structurent le sujet dans ses particularités. Dira-t-on qu'une analyse qui s'arrête là se montre concluante ? Thérapeutique, sans doute... mais quid du désir ?

III) Non décidément ! – Séparation :

Un tour ne suffit pas pour faire une analyse, il en faut habituellement plus d'un pour que l'expérience ne fasse pas l'impasse sur la division d'un sujet. Les signifiants qui émergent dans l'expérience, aussi loin qu'elle aille, ne réduisant jamais l'inconscient, la persistante division constitutive du sujet. Le refoulé originaire ne s'efface pas. Le trou subsiste, plus que jamais.

L'analyse consiste à se reconnaître dans les signifiants qui nous viennent de l'Autre, ceux de notre histoire singulière par exemple, et dans l'aliénation constitutive du sujet de l'inconscient. Cette reconnaissance est, en soi, thérapeutique. Mais l'analyse ne s'en tient pas là. Elle vise aussi une séparation. Celle-ci consiste à reconnaître ce qu'on pourrait, après tout, désigner comme la servitude volontaire. Celle qui asservit l'analysant aux figures du Surmoi, et qui le voue à la jouissance d'un Autre, dont il se fait, dans son fantasme, l'obligé. La forme que prend cet asservissement, ou si on préfère cette jouissance sacrificielle, varie d'une situation à l'autre. Elle dépend de la figuration que prend le fantasme. Cela peut se repérer, du moins par celle ou celui qui occupe la place de l'analyste, parfois assez rapidement, parfois après un assez long, ou même un très long temps. Pour l'analysant il en va souvent autrement, il faut plus d'un tour, et souvent plus de deux. C'est cet asservissement, se répétant et s'actualisant dans le transfert, qu'il s'agit d'analyser et dont il s'agit d'essayer de se décoller, quelque forme qu'il prenne. L'analyse freudienne agit par le transfert, comme d'innombrables autres pratiques, pas seulement « thérapeutiques ». Mais elle agit aussi sur le transfert.

⁹ : « Fonction et champ de la parole et du langage » *Écrits*, p. 257

¹⁰ : *ibid.* p. 259

¹¹ : *ibid.* p. 261

Cela, elle seule le fait, quand elle le fait. C'est en repérant ce qui fait le fond de cette jouissance à servir un Autre (qui du reste n'existe pas) que peut se produire le décollement attendu. Jouissance de la servitude : ce pourrait être un autre nom de ce que Freud appelle le masochisme originaire, cette forme première de la pulsion de mort. C'est ce qu'il s'agit d'entamer. Et c'est dans ce décollement, cet effet séparateur, permettant de repérer la jouissance surmoïque qui affecte le sujet, que réside une des spécificités de l'acte analytique au-delà de ses effets thérapeutiques. Est-ce cela, après tout que l'on pourrait appeler l'analyse du transfert ?

On pourrait ici reprendre la dialectique complexe aliénation/séparation telle que Lacan l'évoque dans son séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Elle permet de rendre compte des deux versants de l'acte analytique : celui qui met l'accent sur l'irréductible division du sujet du fait de son aliénation constitutive dans l'Autre, et celui qui met en évidence la réduction du sujet à sa dimension objectale, ce qui fait l'extime noyau de son être¹². Cette dernière dimension s'appréhende à certains moments privilégiés de l'analyse, habituellement pas sans angoisse. L'angoisse, affect fondamental, accompagne l'expérience ponctuelle de séparation, quand les identifications cèdent, que le lien à l'Autre se relâche, et qu'est mis en évidence l'objet cause du désir, ce, « noyau », cette âme du sujet. Cela ne dure habituellement pas. Vivre sans Autre s'avérerait vite insoutenable si ce n'était pas impossible. Il ne s'agit évidemment pas de se défaire de l'Autre, mais l'expérience de l'analyse permet d'en alléger l'emprise. En quoi elle permet un gain d'existence. Certains appellent cela : « guérison ». Mais avouons que le terme est très connoté (même si la médecine aujourd'hui a tendance à le rejeter). Peut-être faudrait-il trouver un autre mot, pour parler de ce gain.

Quoi qu'il en soit, à mettre l'accent sur l'effet séparateur de l'analyse, on perçoit en quoi celle-ci menée suffisamment loin pour se montrer concluante, pourrait avoir des effets dans le champ politique en favorisant une moindre soumission à la figure du chef, de l'Un, en permettant de dégonfler la baudruche paternelle. Qu'en est-il effectivement ? Je me contenterai de laisser la question ouverte.

À suivre ?

Daniel Weiss

Le 20 décembre 2018

¹² cf. Le « *Kern unseres Wesen* » dont parle Freud dans la *Traumdeutung*